

ARMOIRIES DE LA VILLE DE GAND

XXVI

PATRIOTISME DES GANTOIS. — L'AURORE DE L'ART FLAMAND. —
LITTÉRATURE ET PEINTURE.
— L'ESPRIT FLAMAND AU XV^e SIÈCLE.



L'AFFECTION des Gantois pour leur vieille cité est un des sentiments qui, patriotisme à part, s'expliquent et se justifient le mieux. Jamais ville, en effet, si ce n'est Bruges peut-être, ne fut plus louée par ceux qui la visitèrent à toutes les époques de son histoire. Carolus Utenhovius, que Marchant qualifie d'homme d'esprit élevé et de grande science, ne croyait pas, il le dit du moins, « qu'on pût trouver aucune autre cité digne d'être comparée à Gand, tant au point de vue de l'étendue, de la puissance, de l'administration (*politia*) que du caractère de ses habitants ». Marchant lui-même nous dit qu'elle « surpasse en grandeur ou tout au moins qu'elle égale les plus grandes villes de l'Europe ». Guicciardini l'appelle « forte et belle » et la compare à Milan, ce qui, dans la bouche d'un Toscan, n'est pas un mince éloge. De Vriendt vante son sol, ses eaux et l'air qu'on y respire¹. Sanderus la qualifie de « métropole des Flandres » et de « miracle entre les villes du monde² ». De Méteren, le ponctuel annaliste, la décrit avec

1. « *Pulchra situ, felix aere, dives aquis.* » (De Vriendt, *Urbes Flandriæ*.)

2. « *Ac totius pæne orbis inter urbes miraculum.* »

une complaisance inusitée. « Il y a vingt isles habitées, nous dit-il, quatre-vingt-dix-huit ponts de pierre, plus de cent moulins à vent, huit moulins à eau, sept églises paroissiales, environ trente-cinq mille maysons, cinq abbayes, deux chanoineries, vingt-cinq cloîtres, sept communs hôpitaux, dix hôpitaux de pauvres, deux maysons pour les Enfants trouvés. » Il ajoute « qu'on y entretient bien trois mille pauvres familles qui souloyent couter tous les ans, en souliers seulement, douze cens florins ». Un siècle plus tard, le père Bousingault la décrit à son tour avec une complaisance non moins admirative. Il nous parle avec respect de ses cinquante-six églises et de ses treize marchés, « dont celui qu'ils appellent du Vendredi n'a pas son pareil dans les Pays-Bas ». Enfin, il n'est pas jusqu'au castillan Sueyro qui ne la proclame « *famosa por sus grandesas* ». Qu'on s'étonne après cela que ses enfants en soient fiers !

Notez qu'il nous faut ajouter encore, à ce faisceau de qualités magnifiques, l'ancienneté dont on ne parle guère et l'art dont on ne parle pas.

Pour l'ancienneté, elle est suffisamment attestée, cependant, par les ruines de la vénérable abbaye de Saint-Bavon, dont les murs, construits en *opus incertum*, sont pour le moins contemporains de Charlemagne. Il est peu de ruines, en outre, plus impressionnantes que celles-là, entassement d'architectures disparates, toutes précieuses, toutes curieuses, toutes intéressantes pour l'artiste, l'archéologue et le savant. Dix siècles se sont succédé sur le bâtiment primitif, payant chacun son tribut. Dans sa succession, cette cohorte d'années a enlevé la notion du sol primitif, et l'on ne saurait plus reconnaître, à travers les débris entassés, la marche exacte que l'édifice a suivie. Sur des carrelages du XIII^e siècle, on aperçoit des débris de sculpture plus vieux de quatre cents ans¹. D'un pavé du XII^e siècle jaillissent

1. On fait remonter la confection de ces beaux carrelages en terre émaillée à l'année 1224. — Voir, à ce sujet, un excellent article publié en 1846 dans le *Messenger des arts et sciences*, de Gand.

des colonnes trapues et des arcades massives qui remontent au plus haut temps de la construction, et, entre ces piliers, on voit les tombes béantes qui, pendant près de cinq cents ans, reçurent les saints abbés de Saint-Bavon, depuis saint Égilfride, mort en 762, jusqu'à l'abbé Heinric, mort en 1224.

Merveille de solidité, de robustesse et de force, cette vieille abbaye, qui semble déjà personnifier les qualités maîtresses de la ville dont elle illustrait les approches, aurait pu défier le temps et son action. Les végétations qui s'acharnent après ses pierres parviennent à peine à les ébranler, les plantes parasites qui s'insinuent dans ses arcades n'ont pas encore pu desceller ses arceaux. Il fallut l'ordre barbare d'un empereur et la main de serviteurs aveugles pour en avoir raison ¹. En 1536, à la demande de Charles-Quint, le pape Paul III sécularisa l'abbaye ; en 1540, les démolisseurs s'emparaient du vieux sanctuaire pour le transformer en une citadelle.

Aujourd'hui, la citadelle iconoclaste a disparu à son tour, et l'abbaye qu'on avait mutilée pour établir ses fossés, ses murailles et ses courtines, reparait avec la majesté d'une ruine victorieuse des hommes et des siècles. Cette forteresse, du reste, ne méritait guère un meilleur sort. Interrogez l'histoire, elle n'y apparaît que comme un odieux rempart de l'oppression césarienne et théocratique, elle ne participe à aucun fait glorieux, et à peine se souviendrait-on d'elle, si l'on pouvait oublier qu'elle a servi de prison aux comtes d'Egmont et de Horn.

Ces deux gentilshommes, d'inégale valeur, de caractère très surfait, et qui, sans leur martyre, eussent passé à peu près inaperçus, furent enfermés là au lendemain de leur arrestation.

D'Egmont, dont les indécisions égoïstes et les ambitieux revirements avaient compromis toutes les causes qu'il avait servies, ne parut guère comprendre le danger suspendu sur sa tête. Lui qui, en rendant son épée, s'était écrié d'un ton plein d'emphase et de forfan-

1. Voir M. J. de Bast, *Ancienneté de la ville de Gand*.

terie : « *O espada, si suspicières hablar, dixerés quantos hombres matasteis* ¹ », s'amusait, dans sa captivité, à plaisanter avec les officiers subalternes, et jouait aux boules avec leurs soldats, justifiant ainsi le sévère jugement que le cardinal de Granvelle ² avait porté sur sa personne. La lecture de l'arrêt qui le condamnait « à être exécuté par l'épée » et à avoir « la teste mise en lieu publicq et hault affin qu'elle soit vue d'ung chascun ³ », le surprit comme un coup de foudre. Il ne fallut rien moins que la cruauté du supplice et la pompe funèbre qui l'accompagna, pour opérer à l'égard de ce trop orgueilleux capitaine un retour de sympathie de la part de ses contemporains.

Le cortège qui le ramena à Bruxelles fut, en effet, le plus lugubre qu'on pût imaginer. Toutes les troupes formant l'escorte étaient en tenue de deuil, et les deux condamnés, enfermés dans des voitures tendues de noir et marchant au petit pas, s'avançaient au bruit des roulements funèbres. Les tambours recouverts d'un crêpe alternaient avec une musique sinistre, laquelle arrachait des larmes à tous les assistants.

Un son cruel, un son plein de terreur,
Un son qui faict, par excessive horreur,
Le sang frémir à celui qui l'escoute ⁴.

Le duc d'Albe avait voulu impressionner le peuple, effrayer les consciences mal afferemies ; de là cette terrifiante mise en scène.

1. « O épée, si tu pouvais parler, tu dirais combien d'hommes tu as massacrés ! »

2. Voir la lettre adressée par le cardinal à Philippe II, à la bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16,077.

3. Bibliothèque de Bourgogne, Ms. n° 16,677. La minute de cette procédure faillit être détruite il y a quelques années. Un monsieur J.-B. Leclercq, de Mons, en était possesseur. En vain le gouvernement belge lui avait-il fait les offres les plus brillantes. Le détenteur, ne voulant s'en dessaisir qu'en échange d'un titre nobiliaire, avait décidé, par son testament, que le précieux manuscrit serait brûlé après sa mort. Heureusement le gouvernement, par un acte de haute vigueur, parvint à s'en rendre maître. Un juge de paix se transporta au domicile du défunt et opéra la saisie de ces documents importants.

4. Robert de Triez, *Chants funèbres sur la mort et trespas de feu Messire Max. d'Egmont* (Gand, 1559).

Il y réussit au delà de ses désirs. Tous ceux qui assistèrent à ces funérailles anticipées oublièrent le gentilhomme orgueilleux, « si glorieux et si outrecuydé, qu'il lui sembloit nul estre égal ni digne d'estre parangonné à luy ¹ », pour ne se souvenir que du brave soldat, qui allait devenir un des martyrs de la liberté naissante.

Mais quittons vite le comte d'Egmont et la forteresse où il fut pri-



GAND : RUINES DE L'ABBAYE DE SAINT-BAVON

sonnier, laissons même de côté les derniers vestiges des antiques destinées guerrières, ce célèbre canon que le peuple baptisa *Dulle Greete* ², et ce Rabot, vieille tour pittoresque et rébarbative, qui rappelle l'échec d'un empereur et d'un roi. Il nous tarde d'arriver à des sujets plus calmes. L'art nous appelle, l'art flamand, qui brille à Gand d'un éclat magique, et qui donna le jour, sur son sol fécond, à l'une des plus merveilleuses épopées, que l'humanité ait jamais entrevues.

Vous devinez qu'il nous faut parler des frères Van Eyck et de leur

1. Voir Brantôme, *Vie de Lamoral, comte d'Egmont*.

2. « Marguerite l'enragée » ; c'est une énorme bombarde qui fut promenée par les Gantois au siège d'Audenarde (1452), et qui est actuellement placée auprès du marché du Vendredi.

éternel chef-d'œuvre l'*Agneau mystique*. Que n'a-t-on pas dit sur cette admirable peinture, si impitoyablement mutilée, et dont les débris se trouvent aujourd'hui disséminés en trois villes différentes? Saint-Bavon a conservé le fragment le plus important, et les héritiers de son imprévoyant chapitre ont tâché de cicatriser les blessures terribles faites par leurs prédécesseurs.

Ils ont appelé à leur secours deux peintres d'époque différente et de mérite inégal. Mais ils n'ont réussi qu'à prouver une fois de plus, dans cette restauration tardive, l'infériorité de l'élève sur le maître, et celle plus grande encore des peintres contemporains sur leurs immortels devanciers.

Quoi qu'il en soit, ces restes sont grandioses, ils nous étonnent, ils nous confondent par leur science, ils nous émeuvent par leur élévation et par leur ampleur. On se sent écrasé par ce miraculeux savoir qui éclate ainsi dès le début, par cette expérience consommée qui se manifeste dès le principe. On cherche des précurseurs, des initiateurs, et les obscurités de l'histoire enveloppent si bien cette prodigieuse éclosion, qu'elle paraît comme une sorte de génération spontanée, sans précédents d'où elle découle, sans antécédents qui l'expliquent.

Une pléiade de disciples, qui sont eux aussi des maîtres, entourent ces deux grandes figures des Van Eyck, mais cette cohorte savante passe presque inaperçue. Elle est comme éclipsée par l'auréole des deux frères, et ceux-ci résument si bien tous les autres qu'on éprouve à peine le besoin d'en parler. Une manifestation si admirable, si complètement parfaite, si absolument originale, ne saurait être cependant un fait accidentel. Où les Van Eyck avaient-ils appris cette technique merveilleuse qui représente l'accumulation des études de plusieurs générations ?

Question redoutable et bien loin encore d'être résolue. Mais ce que dès maintenant nous pouvons voir et comprendre, c'est la place immense, que ces deux frères admirables tiennent dans l'histoire géné-

rale de l'art. Non seulement ils ont porté la technique de la peinture à un point qui n'a pu être dépassé, non seulement ils ont été sinon les inventeurs, du moins les « perfectionneurs » de procédés qui allaient révolutionner leur art et le mener à son point culminant, mais ils furent, et c'est là leur gloire, ils furent l'expression plastique de leur époque, et comme tels ils personnifient une des phases les plus importantes de l'art. L'idée du moyen âge, arrivée à son déclin, s'incarne dans leur œuvre, comme deux siècles plus tard l'épopée flamande s'incarnera dans celui de Rubens.

Les Van Eyck, en effet, ont eu cet extrême bonheur, réservé dans l'histoire de l'humanité à un très petit nombre de génies, de venir exactement au jour et à l'heure qui convenaient à leur merveilleux talent. Ils sont apparus à cet instant précis, où la société, répudiant les abstractions de la Scolastique, allait, en enfantant tout un monde nouveau de réalités, préparer la généreuse éclosion de la Renaissance. Un siècle plus tôt ou un siècle plus tard, leur rôle dans l'histoire de l'art eût été moindre, car il ne leur eût plus été donné d'être les interprètes inspirés de cette magique évolution.

C'est en effet un curieux spectacle que celui offert par la fin du moyen âge. En Flandre, plus encore qu'en Italie, un des caractères essentiels de cette féconde époque, c'est de rendre tout visible, tout sensible et palpable; c'est de donner une forme tangible à des idées simplement morales; c'est d'attacher un symbole aux plus abstraites conceptions. A ce moment, en effet, la philosophie renaissante et les chambres de rhétorique, qui se font les interprètes de cette philosophie, ne considèrent pas les Genres et les Universaux, comme des points de vue de l'esprit. Ce sont pour elles des réalités absolues. Dans la littérature didactique, dans la poésie, au théâtre, on voit l'allégorie s'établir à la première place, et les Vices aussi bien que les Vertus cessent d'être d'impersonnelles entités, pour s'incarner dans des personnages discoureurs.

Ouvrez les œuvres d'Olivier de la Marche, de Robertet, de Chas-

tellain; lisez cet étrange mystère qui porte le nom de « *Concile de Basle* », vous y verrez : *Concile, Église, Paix, Réformation, Justice, Hérésie*, y soutenir des thèses juridiques comme de simples écoliers. Dans « *l'Exposition sur Vérité mal prise* », c'est *Ymagination*,



PORTRAIT DU COMTE D'EGMONT
(D'après une ancienne estampe.)

Entendement, Mémoire, Volonté, Indignation, qui prennent la parole à tour de rôle, et leur dialogue, agrémenté de réflexions ingénieuses, occupe deux cents pages et plus. Chacune de ces fictions tient un langage en harmonie avec le sentiment qu'elle est chargée de représenter, et, pour éviter toute erreur dans la qualification qui leur revient, elles portent leur nom inscrit sur leur front, comme une sorte de légende

explicative. « Donc, comme je regardoie le front d'icelle, et que durement m'espouventoie de son estre, j'y perçus en lettres de couleur de soufre ardent escrit : *« Indignation suis-je. »* »

Dans le « *Mystère des douze dames de rhétorique* » cette fantas-



PORTRAIT DU COMTE DE HORN
(D'après une ancienne estampe.)

magorie prend une importance encore bien autrement grande. On y voit apparaître : *Science, Éloquence, Profondité, Gravité de Sens, Vieille Acquisition, Multiforme Richesse, Florie Mémoire, Noble Nature, Claire Invention, Précieuse Possession, Déduction louable et Glorieuse Achevissance.* La politique, en ce temps, n'était pas elle-même exempte de ces personnifications étranges, et dans la « *Paix de*

Péronne », *Sens*, *Bouche*, *Cœur* et *Avis* font alterner leurs discours, avec les rondeaux récités par le duc et par le roi.

Cette exubérance d'images est très caractéristique, et surtout très importante à noter. Il y a là une puissance créatrice, ou tout au moins transformatrice, tout à fait exceptionnelle, et dont il faut bien connaître l'intensité pour saisir, dans ses origines, la grande explosion artistique de ce temps.

Le besoin de personnifier des idées abstraites ne se borne pas, en effet, à substituer des êtres humains à des abstractions philosophiques. Il met encore en mouvement les plantes et les animaux. Il leur donne la parole, et, grâce à lui, les fleurs et les bêtes symbolisent à leur façon les vertus, les qualités, les défauts, les aspirations et les croyances, ou encore les pays et les nations dont elles deviennent les emblèmes animés.

Tout le monde a dans le souvenir le célèbre serment de Philippe le Bon, ce serment héroïque lequel prit dans l'histoire le nom de « Serment du Faisan ». Aux joutes qui eurent lieu, à propos du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York, le tournoi fut dirigé par un *arbre d'or* institué maître du camp. Dans les repàs, banquets et festins qui suivirent, on vit apparaître toute une série d'entremets animés où figuraient des animaux parlants. Ce fut d'abord une licorne « grande comme un cheval, toute couverte d'une housse de soye, peinte aux armes d'Angleterre, et dessus icelle Licorne, avoit un Leopard. » Tous deux, Léopard et Licorne, personnifiant l'Angleterre, s'en furent offrir au prince une Marguerite, « moulte bien faite ». Puis apparut « un grand Lyon, tout d'or et d'aussi grande grandeur que le plus grand destrier du monde, et commença le dict Lyon à chanter une chanson faicte à ce propos ». Après ce lion chanteur, lequel représentait la Flandre, ce fut le tour d'un dromadaire « faict après le vif par tel artifice, qu'il semblait mieux le vif qu'autrement. » Mais on n'en finirait pas s'il fallait évoquer les représentations emblématiques, qui défilèrent devant les augustes mariés, jusqu'à cette

heure solennelle où « fut l'épouse menée coucher, et du surplus du secret de la nuit, comme dit le bon chroniqueur, laissons-le à l'entendement des nobles parties ¹ ».

Qu'on s'étonne, après ce débordement d'images introduites dans la vie, du soudain développement des arts plastiques sur cette terre inventive des Flandres. Quand tous les cerveaux étaient doués d'une telle puissance imaginative, quel bouillonnement devait s'opérer dans les esprits si bien préparés des artistes. Aussi ne faut-il pas être surpris qu'ils se soient imprégnés de ces sentiments, au point de devenir l'expression visible du milieu qui les a produits, car leurs œuvres sont non seulement la résultante des préoccupations de leur époque, elles sont encore le reflet de sa manière de voir, de sentir, de comprendre et d'aimer. Je n'en veux, du reste, pour preuve que cette espèce de tristesse mystique qui plane sur elles, caractère particulier à toute cette époque curieuse. Cette désespérance vague, cette mélancolie sans motif, qui impriment à leurs productions un cachet à la fois douloureux et recueilli, se retrouvent en effet dans toute la littérature de ce temps. C'est le moment où tout poète se double d'un homme « fatal »

... Souffrant tourment comme un dampné,
Désirant de non estre né!²

C'est le moment où l'image de la mort évoquée à tout propos est, par une suite d'antithèses maladroites, opposée à chaque instant aux joies de ce monde; où le philosophe crie aux beautés qui défilent devant lui :

Il faut laisser vos haulx atours
Et vos robes à longue queue;
Et vous faut oublier les tours
Que vous aprenez à ces cours,
.....

où tout amant se croyant obligé au désespoir évoque le hideux

1. Olivier de la Marche, *Mémoires*.

2. Chastellain, *Le Pas de la mort*.

spectacle de sa maîtresse au tombeau, et n'hésite pas à étaler, aux yeux de celle qu'il aime, les horreurs anticipées de son trépas :

Vostre frescheur devenra bleue,
Vostre regard fera horreur
Mesmes à vostre serviteur.

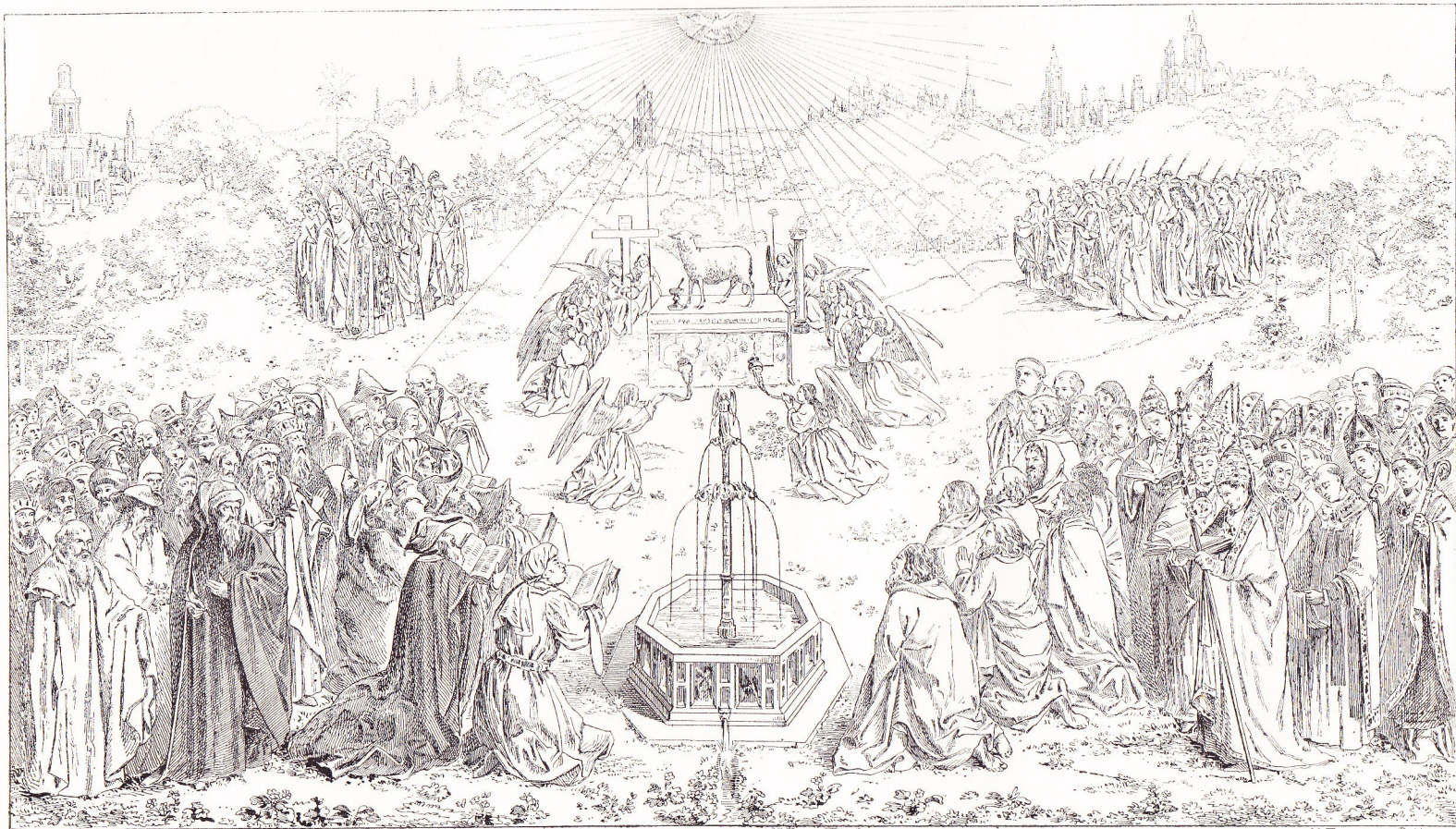
C'est le moment où tout preux chevalier jette un regard douloureux sur les héros disparus, sur les conquérants évanouis dans la poussière des tombeaux :

Où sont les princes de la terre ?
Où est Alexandre d'Allier,
Celui qui tout voulut conquerre ?
Où est le bon roy d'Angleterre
Artus et son couraige fier ?
Et Lancelot, bon chevalier,
Qui fut garde de son honneur ?
Ils sont morts comme un laboureur ¹.

Il ne faudrait point conclure toutefois de ce débordement de sombres images, que les Flamands de cette époque étaient uniformément tristes et rêveurs. L'existence humaine n'est faite que de contrastes. Leur humeur, au contraire, était des plus joyeuses et leurs habitudes folâtres, tapageuses, bruyantes, leur amour de la pompe et du luxe tranchaient singulièrement sur ces attitudes mélancoliques et ces propos désespérés.

C'est le propre, en effet, de toutes les époques de parturition d'avoir de ces accès de tristesse apparente, de ces quintes simulées de découragement. Nous n'avons pas, au reste, besoin de nous reporter bien loin en arrière pour assister, en France, à une autre crise presque semblable, où chacun se croyait fatal, où les crimes les plus monstrueux étaient légitimés par les poètes, exploités par les romanciers et considérés par des gens fort paisibles comme l'atmosphère ambiante de leur époque. Temps honnête cependant, nullement terrible, nullement farouche, fort prosaïque, où tout était

1. O. de la Marche, *Rondeaux*.



Petit. 30.

H. TOUSSAINT DEL.

GAND

L'AGNEAU MYSTIQUE, PEINTURE DE JEAN VAN EYCK A L'ÉGLISE DE SAINT-BAVON.

bien calculé, très prévu, où le premier ministre laissait tomber de la tribune cette grossière provocation aux appétits matériels : « Enrichissez-vous », alors que dans la littérature il était cependant question à tout instant de farfadets, de sylphes, de sabbat et de sorcières.

Au ^{xiv}^e et au ^{xv}^e siècle, en Flandre, les choses allaient de même. Ouvrez les chroniques de ce temps : ce ne sont que fêtes, joyeuses entrées, galas de toutes sortes, tournois, joutes et « behours ».

En 1300, c'est l'entrée de Philippe le Bel ; en 1305, c'est le grand tournoi des *Poorters* de Bruges contre les *Nations* d'Allemagne ; en 1352, c'est la visite de Louis de Bavière ; en 1363, c'est l'arrivée de Pierre de Portugal, roi de Chypre, et toujours ce sont « grant feste, grant noblèce des seigneurs, grant beauté des haultes dames, et grans paremens de joustes pour l'amour d'icelles ».

Partout il n'est question que de harnois, de broderies, de bijoux, de varlets, de massiers, de fourriers, de parures, de tentures, de palefrois, de litières, de ménestrels, de tapis de haute lisse, de pierres précieuses et de vêtements somptueux. C'est un débordement de luxe et de joie dont nous n'avons plus l'idée. Les contemporains eux-mêmes en étaient éblouis, leur imagination en demeurait frappée.

Chastellain qui, — il le dit lui-même, — assista alors que « jeusne enfant estoye encore » à l'entrée de Philippe le Bon à Gand, se ressouvenait au déclin de sa vie de ces « rues tendues et encortinées de hault en bas », où l'on ne voyait « maison nulle part, ne à peine le ciel par en hault », « de ces processions solempnelles de gens revêtus de riches chappes et aornements, portant riches et précieux reliquaires... en la plus haulte pompe que pouvoit chacun, à qui mieux mieux. »

Notez qu'après la fête des yeux, venait celle de l'estomac. Aux réjouissances qui accompagnèrent le mariage de ce même Philippe le Bon, on éleva sur le Grand marché trois cuisines gigantesques, trois vastes et plantureuses rôtisseries et six dressoirs pour les viandes, les potages, les gelées, les pâtisseries rôties, les fruits et les entremets.

Un lion, un « moult bel et grant lyon de fust, très richement peint » versait jour et nuit des vins rouges et blancs dans un vaste bassin « habandonné à tous ceulx et celles qui y voudroient venir ». En face, un cerf tenant une urne entre ses pattes « rendoit son ypocras à tous venans » ; et une licorne « richement aournée » versait de l'eau de rose dans un bassin « où se povoient tous ceulx et celles rafraîchir qui, là, dansèrent ou servirent ». Et c'est au milieu de ces pantagruéliques ébats que les poètes improvisaient leurs douloureuses complaints, et que les peintres peignaient leurs mélancoliques tableaux.

Mais nous voilà bien loin des frères Van Eyck et de l'*Agneau mystique*. Moins loin cependant qu'on ne croirait, puisque ces deux beaux génies ont résumé en eux cette époque curieuse, dont nous avons essayé d'indiquer les grands traits. Il nous faut les quitter toutefois, sans même tenter de décrire leurs chefs-d'œuvre. De pareils ouvrages doivent être vus, ou tout du moins ce n'est pas en courant, qu'on peut ni qu'on doit parler de semblables merveilles. L'art, quand il atteint ces hauteurs vertigineuses, ne résume pas seulement les besoins, les aspirations, les tendances d'une époque, il en exprime surtout l'âme. C'est lui qui se charge de rendre tangibles pour la postérité ces aspirations souvent troublantes, toujours mal définies qui parfois même semblent incompréhensibles aux contemporains les mieux placés pour bien juger leur temps. Sous ce rapport, un tout petit tableau en peut souvent dire plus long qu'un gros livre d'histoire. Un jour viendra, sans doute, où dans les évolutions de la peinture flamande on lira clairement l'existence passée du pays qui lui a donné l'être et la vie. C'est un sujet trop beau et trop vaste pour que nous cherchions à le déflorer.



HENRY HAVARD

LA

FLANDRE

A VOL D'OISEAU

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

MAXIME LALANNE



PARIS

GEORGES DECAUX, ÉDITEUR

7, RUE DU CROISSANT, 7

1883

Tous droits réservés.